



Jérôme et Dimitri confectionnent des fromages qui seront vendus sur les marchés du Luberon.

Berdine LA BERGERIE DE LA RĒHAB'

C'était un hameau en ruine, près de Saint-Martin-de-Castillon, dans le Vaucluse. En 1977, Berdine retrouve une nouvelle vie quand une association pour la réinsertion l'investit. Sous la houlette de Josiane Saint-Pierre, l'âme du lieu, des drogués se désintoxiquent seuls, sans substitut, par le travail manuel. Une réussite qui fait la fierté des habitants. Mais, au quotidien, ce ne sont pas des Bisounours !

PAR JACQUES DUPLESSY - PHOTOS GWENN DUBOURTHOUMIEU

Au centre du village : l'église. Alentour, des maisons en pierre que les 6 500 résidents successifs ont remontées de leurs mains. Le bourg s'est même agrandi avec la construction d'un grand bâtiment abritant l'infirmerie et des chambres plus pratiques pour les anciens. Au total, une soixantaine de logements. A dix minutes de marche, au bord de la colline, un petit cimetière donne sur la vallée. Aujourd'hui, les 80 habitants sont fiers de se dire « berdinois ».

A la tête de ce lieu étonnant, Josiane Saint-Pierre. A plus de 60 ans, cette femme charismatique continue de porter l'œuvre de sa vie. Issue d'une famille d'agriculteurs, rien ne la prédisposait à cette activité. Mais Josiane cherchait un sens à sa vie et un projet. Croyante, elle demande conseil aux carmélites d'Uzès. Une religieuse lui répond : « Si j'étais vous, je lâcherais tout pour m'occuper des toxicomanes et des alcooliques. » Avec un ami, Henri Catta, alors promoteur immobilier sur la Côte d'Azur, ils envisagent de créer une structure d'accueil. En attendant de trouver le lieu, Josiane part deux ans au Brésil en coopération auprès de femmes et d'enfants abandonnés. A son retour, en 1973, elle rejoint Henri qui a déniché une maison. Deux ans plus tard, le site n'étant pas adapté, Henri acquiert le hameau abandonné de Berdine avant de prendre ses distances, en 1984, et de laisser à Josiane la direction de l'association.

UN ACCUEIL INCONDITIONNEL ET SANS LIMITÉ DE DURÉE

Comme dans « La maison bleue », chantée par Maxime Le Forestier, on y vient à pied. « Les personnes doivent arriver seules, par leurs propres moyens, explique Josiane. C'est le premier signe qu'elles ont décidé de changer de vie. » Ici,

une seule philosophie : la reconstruction par le travail. Chacun apporte sa pierre à l'édifice. Aucun produit de substitution à la drogue ou à l'alcool. L'abstinence est le seul remède ; l'entraide, le seul soutien. Assistantes sociales, éducateurs de rue ou conseillers d'insertion et de probation proposent cette rupture radicale à ceux qu'ils accompagnent. La communauté vit à 60 % du fruit de son travail : maraîchage, élevage de moutons, de chèvres et de porcs, exploitation d'une forêt, brocantes, vente de poteries... Des subventions du conseil régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur, du département, de fondations, d'amis ou d'anciens résidents complètent le budget : un peu moins de 1 million d'euros par an. Sept salariés épaulent Josiane. Contrairement à la plupart des lieux de réinsertion, à Berdine, on peut débarquer sans prévenir, et chacun reste le temps qui lui convient.

A BERDINE, UNE SEULE PHILOSOPHIE : LA RECONSTRUCTION PAR LE TRAVAIL. L'ABSTINENCE EST L'UNIQUE REMÈDE

Martial remplit une tonne à eau pour abrever les moutons. Ce Ch'ti de 37 ans est là depuis dix-huit mois. Titulaire d'un BTS de tourneur-fraiseur, il a sombré dans l'alcool et a été SDF pendant deux ans avant d'arriver à Berdine. « J'ai trouvé un équilibre ici, se réjouit-il. C'est parfois dur, mais je ne regrette pas ce choix. » Son visage rayonne, il semble avoir renoué avec le goût de vivre. Comme pour savourer ce moment, il tire longuement sur sa cigarette entre deux phrases. A ses côtés, François déroule des filets afin d'aménager un nouvel enclos pour les bêtes. Cet ancien cadre a eu un accident de la vie sur lequel il reste discret. « Je n'aurais jamais imaginé un jour m'occuper de moutons, mais c'est

une belle expérience. Ici, on ne se choisit pas, on est obligés de vivre ensemble, avec nos différences et nos blessures. » Un peu à l'écart du village, les pieds dans la boue près d'une cabane, Gérard fait bouillir des pommes de terre pour les cochons. Cet Allemand taiseux de 69 ans lâche : « J'ai exercé vingt ans comme avocat. J'en avais marre, je cherchais l'aventure. Je suis venu ici. » L'aventure dure depuis vingt-sept ans.

« Pourtant, la vie communautaire n'est pas évidente. On est un concentré de la société... C'est pour ça que j'aime bien mes bêtes », dit-il dans un bref sourire, son côté bourru masquant une grande sensibilité.

Le menuisier, Olivier, a vécu un an dans sa voiture, puis dans une péniche accueillant des sans-abri, à Conflans-Sainte-Honorine. « C'est l'assistante sociale qui m'a parlé de Berdine. Je pensais venir six mois me retaper, et ça fait trois ans que je suis là. Je cherche un projet intéres-

sant pour repartir, mais obtenir du travail à 55 ans, c'est difficile. » En attendant, il réalise des aménagements sur mesure pour les habitants. « Je fais ce que les artisans du coin ne veulent pas faire. Ça fait vivre la communauté. Sinon, il y a toujours quelque chose à fabriquer pour le village : une étagère, une porte, une armoire... »

Des migrants profitent aussi parfois d'un asile temporaire, comme Espérance*, venue du Kosovo avec ses deux filles à cause de menaces de mort liées à son engagement politique. Après un passage par la Suède, où elle a obtenu l'asile politique, elle est arrivée en France sans avoir de papiers. « J'ai trouvé ici un refuge, mes deux filles ont pu aller à l'école. J'ai vécu heureuse, comme dans une famille. Maintenant, je cherche un logement tout près pour rester en lien avec la communauté. »

Au déjeuner, tous se rassemblent dans la grande salle à manger. Des groupes se forment, on échange les nouvelles, on parle boulot. La cuisine est simple et abondante. La plupart des produits sont le fruit de leur labeur. Quand on arrive à Berdine, cuisiner est le premier travail proposé, le temps d'effectuer une évaluation des compétences, des désirs et de l'état de santé.

Sylvain s'est assis dehors, à l'écart, la tête entre les mains. Il n'est pas venu déjeuner. A 43 ans, il a le visage maigre et marqué. Arrivé trois jours plus tôt, il souffre du



1. Réunion communautaire dans la chapelle, un rituel quotidien. 2. L'atelier du potier. 3. La vente de bois de chauffage est une des ressources. 4. Martial s'occupe des moutons. 5. Les chèvres fournissent le lait pour les fromages de Jérôme et Dimitri.



manque. « Je vomis ce que je mange. J'ai mal partout. C'est dur... Il faut dire que je prenais tout ce que je pouvais dénicher : alcool, cannabis, héroïne, crack... J'ai commencé à fumer des joints à 12 ans. » Il nous parle sans honte. « J'avais arrêté un moment. J'étais chauffeur-livreur à la Sernam. J'ai perdu mon emploi quand la SNCF s'est désengagée. Ça m'a coûté ma maison et mon mariage... Alors, je suis retombé dans la came. Un jour, défoncé, j'ai cassé la vitrine d'un magasin de vêtements et je suis parti à pied avec un mannequin. Le juge s'est marié, j'ai pris un mois et demi de prison. J'ai entendu parler de Berdine, et voilà... » Sylvain sait qu'il doit traverser la douloureuse phase du manque pour s'en sortir. Un autre résident s'assoit près de lui, le reconforte : « J'ai vécu ça, moi aussi. Les premiers jours, c'est violent. Ensuite, ça va mieux. Va voir le médecin, il peut te donner des cachets pour dormir. »

La prise en charge est le moins médicalisée possible. Jean-Pierre, le mari de Josiane, médecin généraliste, assure le quotidien. Un psychologue vient une fois par mois rencontrer ceux qui le souhaitent et organise une réunion collective dans la chapelle. « Berdine n'est pas un hôpital psychiatrique, résume Jérôme, 40 ans, un résident libéré de ses addictions. C'est notre choix de ne pas donner trop de place au psy. Et je pense que c'est un bon choix. »

A L'ARRIVÉE, SIX MOIS SANS PERMIS DE SORTIE

Pour que cette fragile communauté fonctionne, des rituels quotidiens et des règles strictes ont été mis en place. Matin et soir, les résidents se retrouvent une demi-heure dans la chapelle. Pas de prières, mais un moment de silence ou d'écoute, par exemple d'une émission de radio qui donne

à réfléchir. Cette rencontre rythme la vie collective. « Dans le climat apaisé de ce temps de ressourcement, chacun peut se recenter sur l'essentiel, dans une recherche de sens : le sens, comme orientation de vie ; le sens, comme redécouverte des sensations, où l'expérience de la plénitude émotionnelle, affective et spirituelle met petit à petit à distance des réflexes addictifs », explicite la charte de l'association.

Quand on arrive à la Bergerie, c'est six mois sans sorties, « la durée minimale pour vérifier que la personne s'adapte et peut laisser tomber son addiction », explique Josiane. Ensuite, elle peut partir une semaine afin de vérifier qu'elle est capable de vivre seule. Sur place, pas de téléphone portable ni d'Internet. Mais il est possible de recevoir sa famille ou ses amis après deux mois de présence. Quand un Berdinois part en vacances, un test de dépistage des drogues est systématique au retour et une semaine plus tard.

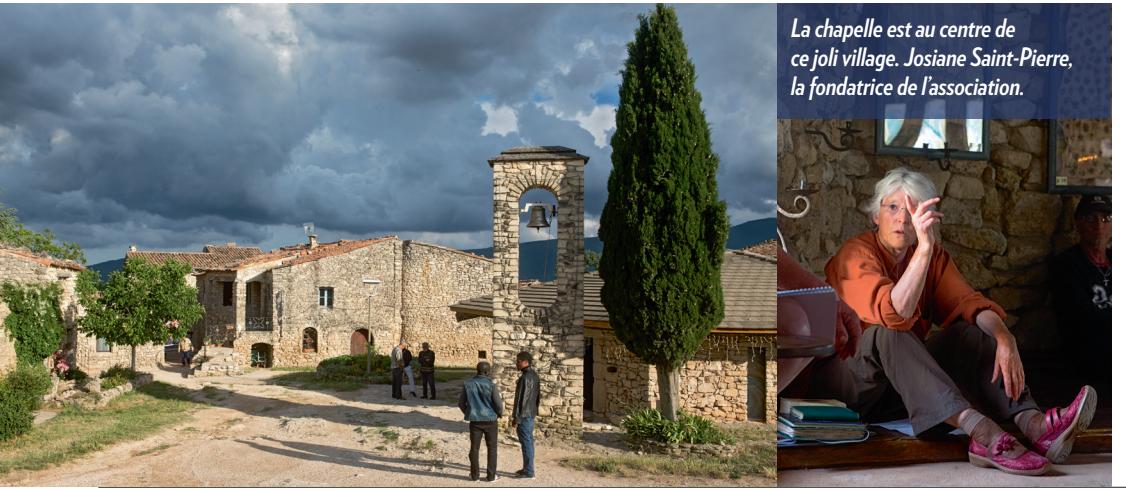
La gestion des conflits et des manquements au règlement est assurée par la communauté. Les sanctions sont prises par les anciens, les résidents présents depuis plus d'un an. La réunion se tient dans la chapelle. La personne mise en cause s'explique, puis on vote. Un barème cadre les pénalités, mais la sanction est adaptée à chacun. Jérôme l'a vécu : « Je me suis fait choper avec un téléphone portable. J'ai triché, j'ai perdu. J'ai pris un an sans vacances à l'extérieur. Soit j'acceptais la sanction, soit je partais. J'ai accepté. » Récemment, un

jeune au sang chaud s'est battu à plusieurs reprises et a été exclu définitivement.

Berdine, c'est aussi une solidarité au quotidien. Opéré d'une tumeur au cerveau, épileptique, Yves, 61 ans, ancien gardien d'immeuble parisien, ne savait plus où aller avec ses 800 euros mensuels d'allocation adulte handicapé. C'est ainsi qu'il a débarqué ici. « Un jour, j'ai fait une grosse crise d'épilepsie. C'est mon voisin de chambre, Jean-Marie, qui m'a sauvé. J'ai été transporté à l'hôpital et placé en coma artificiel. Quando je me suis réveillé, Jean-Marie était à mes côtés, il avait son lit de camp dans ma chambre. »

UN COUPLE GAY S'EST FORMÉ DANS LA BERGERIE

Comme dans toute communauté, des histoires sentimentales naissent aussi. Jérôme et Dimitri sont ensemble depuis dix-huit mois. Leur amour a fait beaucoup jaser. « On s'est fait surprendre et l'histoire s'est propagée avant qu'on décide de rendre notre liaison publique, raconte Jérôme. Cela n'a pas été simple à gérer. Certains ont été très sympas, d'autres ont pris leurs distances car ils supportaient mal un couple gay. Josiane nous a beaucoup soutenus et nous a proposé de partager une des petites maisons. » Dimitri, 28 ans, est ici depuis trois ans. « Berdine m'a été suggéré comme alternative à la prison. J'ai plusieurs affaires d'escroquerie et j'étais accro au cannabis. Mais c'est fini. » Son copain Jérôme est arrivé il y a deux ans de Metz. « J'ai été opéré (Suite page 110) »



plusieurs fois, je prenais des antidouleurs, je ne les ai jamais arrêtés et je suis tombé dans la dépendance. J'avais un travail chez Renault Sport Technologies. A la fin, je ne pouvais plus aller bosser.» Tous deux travaillent à la fromagerie et préparent quotidiennement 200 petits fromages de type saint-félicien. La production est écoulée en vente directe et sur les quatre marchés hebdomadaires où sont aussi vendus du pain, des brioches, du miel, des légumes et des extraits de lavande made in Berdine.

Dans cette ruche qu'est le village, les compétences se transmettent sans réelle formation. Amar et Mohammed sont les boulangers. « Un jour, Josiane m'appelle et me demande si j'accepte de reprendre la boulangerie, se souvient Amar. J'ai dit oui. Un Ukrainien qui était sur le départ m'a formé pendant quinze jours. Et c'était parti ! » Mais il n'y a pas que le travail. Il y a aussi la télé et une salle de sport. Le dimanche, des sorties sont proposées ; la baignade au lac rencontre un grand succès l'été. Des ateliers d'écriture et de théâtre se sont aussi mis en place. « L'accès à la culture est essentiel, explique Josiane. C'est pourquoi nous avons aussi créé Les Estivales de Berdine, ouvertes au public en juin. »

JEAN-LOUIS TRINTIGNANT LES SOUTIENT CHALEUREUSEMENT !

Compagnon de route de l'association, Jean-Louis Trintignant participe le plus régulièrement possible aux Estivales.

« J'ai connu la Bergerie il y a quinze ans par des amis, raconte l'acteur. J'ai été impressionné par le travail de Josiane, de son mari et par tout ce qui a été réalisé depuis quarante ans. J'espère que, par le biais de mon soutien, un plus grand écho et un encouragement moral leur seront donnés. Cela me plaît beaucoup de pouvoir aider une association qui est dans le

abîmes, respect ! Ce n'est pas facile de tenir dans la durée. Et son désir est d'encourager l'autonomie, la prise de parole, que chacun retrouve sa dignité. Elle n'a pas le culte de la personnalité. » Yves se rappelle : « Josiane nous a dit un jour : "Vous êtes les enfants que je n'ai pas pu avoir." Elle a un cœur gros comme ça. Ici, c'est la cour des Miracles. »

LA RÉINSERTION EST UN DES ENJEUX. BERDINE ACCOMPAGNE SES ANCIENS MEMBRES DANS LA VRAIE VIE ET LES AIDE À TROUVER LEURS MARQUES

concret, accompagnant au quotidien des gens qui n'auraient pas de solution digne en dehors de ce lieu. Tout le monde peut tomber à un moment de sa vie ; le fait que des endroits comme celui-ci existent, c'est formidable ! Je les soutiendrai aussi longtemps que je le pourrai et j'espère que d'autres artistes prendront le relais. »

Une des préoccupations de la communauté est de pérenniser cette structure qui ne rentre dans aucun cadre. Un jumelage avec Ares, une association de réinsertion de près de 400 salariés, a été mis en place pour lui garantir un cadre administratif et financier. Car Josiane sait qu'elle n'est pas éternelle. « Elle a un sacré caractère, déclare un Berdinien. Elle pousse des coups de gueule et puis elle s'excuse. Elle aboie beaucoup, mais ne mord pas. Quarante ans avec des gens

Dimitri mesure toutefois les dangers de ce confinement et espère pouvoir partir bientôt. « A Berdine, on est un peu comme dans une serre, à l'abri du monde. Si on reste trop longtemps, on a peur de l'extérieur. Je sors avec ma famille, ça me rassure. Mais j'avais besoin de cette rupture, même si les six premiers mois ont été durs. Au final, les trois ans, je ne les ai pas vus passer. » Son copain, Jérôme, acquiesce : « Quand on sort, on a besoin de renouer avec les gestes du quotidien qui sont parfois assurés par d'autres dans la communauté, les courses, par exemple. Je me suis senti parfois dépassé, car ici on ne voit pas les évolutions du monde, qu'elles soient technologiques ou culturelles. » Jérôme se verrait bien ouvrir une fromagerie, riche de son expérience acquise.

La réinsertion est un des enjeux. Quand un résident la prépare, l'association l'accompagne en l'a aidant à trouver un logement et un travail. Certains peuvent suivre une formation tout en habitant à Berdine. Un jeune est devenu bûcheron et gagne sa vie. Guillaume*, un ancien marin pêcheur arrivé pour des problèmes d'alcool, s'apprête à reprendre le large dans l'Hérault, après une escale de six ans dans le village. « Je vais gérer les parcs à huîtres familiaux. Maintenant, c'est fini les conneries ! »

Quelques semaines plus tard, notre photographe, Gwenn Dubourthoumieu, est interpellé par un jeune qui fait la manche à la sortie d'une supérette parisienne. « T'aurais pas une pièce ? Hé, mais on se connaît ! Tu sais... Berdine. J'ai été viré pour une histoire d'alcool. Tu peux me prêter ton téléphone ? Je veux appeler ma mère. » Il accepte. S'ensuivent quelques minutes de conversation, mais le ton monte très vite. Le jeune s'énerve, raccroche et manque de jeter le portable par terre. Pour lui, la fin de la galère, ce n'est pas pour maintenant. ■

Jacques Duplessy

*Ces prénoms ont été changés.

